

LA CHAIR, DE LA TERRE ET DU CIEL



Fr. Jean-Raphaël Walker, *o.c.d.*

collection
VIVES FLAMMES



Un mot semble dire tout le mystère de cette condition, tout le mystère que Jésus a voulu assumer : la chair. Mais qu'est-elle donc ?

Bien souvent, on parle de la chair en relation ou en opposition avec l'esprit. La chair est-elle le non-spirituel ?

Les réalités les plus simples et les plus riches de notre vie sont souvent les plus méconnues. Notre chair n'est peut-être pas si familière qu'il y paraît.

Il n'y a pas de vague sans la mer, il n'y a pas d'esprit hors de la chair. Et si la chair était cette vague qui nous pousse vers l'autre rivage, lorsque nous savons bien la prendre ?

(extrait de l'introduction)

Photo de couverture : Christ ressuscité, porte d'entrée de la basilique sainte Marie des Anges, Rome - © EdC

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

L'humble jardinier

La chair que nous sommes est comme un pont entre le ciel et la terre. Elle est totalement de la terre, et pourtant faite pour le ciel. Comment vivre concrètement cet entre-deux mondes qu'est notre être lui-même ?

Le chemin qui ne s'arrête pas ici-bas

Il y a un grand paradoxe de notre condition charnelle : nous sommes bien à l'aise dans les choses de la terre, et néanmoins créés pour le ciel. L'homme est de chair, il est faible et dépendant, il reçoit sa vie du souffle de Dieu. Mais tout en même temps, il y a en lui un appel pour ce qui est grand, plus grand que ce monde. Un mystère nous habite, mystère qui nous dépasse et que nous ne comprendrons jamais totalement, précisément parce qu'il nous dépasse. Ainsi la chair parle de ce qui est plus grand qu'elle. C.S. Lewis dans son livre, *Surpris par la joie*, souligne que le monde évoque et promet ce qu'il n'est pas capable de donner, il évoque et promet un bonheur qui n'est justement pas de ce monde. À sa manière très imagée, l'auteur d'Oxford affirme que les plus grandes comme les plus petites choses de notre vie sont comme des poteaux indicateurs qui indiquent la direction de Jérusalem, la direction du ciel. Effectivement, nous avons parfois l'expérience que ce monde semble évoquer un bonheur sans limite et sans fin, un bonheur sur lequel nous ne pouvons pas vraiment mettre de nom mais qui pourtant éveille des échos dans les recoins les plus profonds de notre être. Un coucher de soleil sur la mer, ou bien le chant des mouettes, la course des nuages ou les montagnes au loin... chacun peut se rappeler de semblables moments où le monde semble parler un autre langage que celui de la terre. Mais le

monde promet un bonheur qu'il est incapable de donner.

Il en est de même, et plus profondément encore, pour la chair. L'homme est d'ici. Mais il est créé pour l'ailleurs promis par Dieu, pour le ciel. Et il porte en lui-même la marque de cet ailleurs. La chair promet ainsi un bonheur sans limite, elle éveille le désir d'un amour qui ne finirait pas et qui comblerait parfaitement toutes nos aspirations. Elle évoque fortement cet amour. Elle suscite de grands et profonds désirs, mais elle ne peut combler ces désirs. La chair dit le plus grand qui l'habite, mais elle n'est pas ce plus grand. Ainsi, la rencontre de l'autre peut éveiller en nous le désir du ciel. La chair, dans ce qu'elle est, met en chemin. Elle nous situe dans l'inconfort de celui qui, sans cesse, est appelé à plus grand que lui. Et ce chemin d'inconfort, il nous faut l'accepter patiemment, le parcourir jusqu'au bout. Le refuser est la source de ces malentendus qui consistent à attendre que les êtres de chair qui nous entourent nous combleront de ce bonheur dont ils parlent si bien. L'expérience de l'amour humain, dans le couple ou l'amitié, peut être un chemin qui nous pousse jusqu'au ciel, au terme de notre existence.

« L'amitié porte en elle-même une déception, non pas dans le sens d'une non-gratification de nos besoins égoïstes, mais par une prise de conscience qu'aucun bien créé ne peut combler un cœur fait pour l'Absolu. Cela constitue la tristesse, mais aussi le bonheur de l'amitié. Car l'essence de l'amitié est la recherche de l'infini dans le fini. Continuellement, elle nous porte vers une communion qui ne peut se consommer que dans la Trinité des personnes divines. De cette communion, l'amitié humaine peut être signe et symbole, sacrement en quelque sorte. C'est son titre de noblesse⁶. »

Il y a une tristesse et un bonheur de l'amitié, une tristesse et un

bonheur de la chair plus largement. Elle est comme ces exilés qui chantent les chants de Sion dans leur déportation à Babylone : elle chante la musique du ciel, avec ses pauvres moyens de la terre. Et nous sommes invités à consentir à ce que l'exil ne cesse pas durant notre vie. Babylone ne sera jamais notre cité, et nous ne cesserons pas de marcher vers Jérusalem. Jusqu'à notre mort, le chemin qu'est la chair invitera toujours à avancer vers l'autre pays...

Demeurer dans l'inconfort ?

Une grande tentation sera alors de chercher le terme de la route ici-bas. Il y a une peine, réelle, de notre condition : la peine du désir. Tout en nous murmure le ciel, mais nous ne pouvons pas y monter. La Bible se fait l'écho de cette peine :

« Dieu, c'est toi mon Dieu, je te cherche, mon âme a soif de toi, après toi languit ma chair, terre sèche, altérée, sans eau. »
(Ps 63,2)

Notre chair est une terre aride qui a besoin d'eau. Elle est capable de recevoir cette eau, et elle fleurira en recevant cette eau. Mais nous ne pouvons pas aller chercher l'eau nous-mêmes. Nous attendons l'eau, nous attendons Dieu qui seul pourra nous combler. Explicitement ou implicitement, il y a une solitude dans le cœur de tout homme, une solitude inscrite en son être de chair : il est fait pour le ciel, il est fait pour Dieu.

Lorsque nous sommes face à une peine ou à une tension, notre réflexe est de la fuir. Notre être de chair porte en lui comme une profonde frustration, un désir inassouvi du ciel. Plutôt que d'assumer ce désir comme inassouvi, de parcourir le chemin qui ne s'arrête pas sur cette terre, nous aimerions décider nous-mêmes du terme de ce chemin. Un peu ange et un peu bête, l'homme n'est ni complètement de la terre, ni complètement du

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

beaucoup plus loin que ce que nous en comprenons : ils sont les gestes et les paroles du Christ. L'homme qui vit les sacrements est toujours dépassé par ce qu'il vit. Sa part, son humble part, est de poser les gestes qui lui sont demandés avec soin, de prononcer les paroles offertes par l'Église avec soin. Il y a en fait, dans les sacrements, une disproportion qui est la manifestation de la disproportion de la chair, appelée à la gloire et pourtant si humble. Les sacrements viennent de la chair et vont vers la chair, ils ont toute la pauvreté de la chair, ils sont répétitifs et sans éclat, sans clinquant, et pourtant ils donnent véritablement Dieu. C'est en assumant ce caractère incarné des sacrements que nous pouvons véritablement en transmettre les fruits et les goûter. Ils sont une invitation à entrer dans le paradoxe de notre condition humaine, appelée à une gloire sans pareille, par des chemins pauvres et simples. Nous sommes ainsi invités à vivre les sacrements en assumant leur caractère terreux, extrêmement dépouillé, concret. Car c'est alors que nous pouvons vraiment recevoir ce qu'ils donnent : la vie de Dieu. La chair est le canal du salut. C'est par sa pauvreté que nous recevons la richesse du Christ.

Une liturgie de la promesse

La célébration des sacrements, la célébration de la liturgie de l'Église (eucharistie, liturgie des heures) est donc incarnée, concrète. Elle se fait dans le plus réel de notre chair que Jésus a assumée et par laquelle il nous donne le salut. Ceci peut nous aider à accepter paisiblement un caractère étrange de la liturgie de l'Église : elle ne nous satisfera jamais. La liturgie se célèbre dans toute l'épaisseur de notre chair. Nous avons dit que notre chair promet le ciel sans pouvoir le donner, qu'elle évoque le ciel sans pouvoir le donner. Il y a quelque chose de similaire dans la liturgie de l'Église. Certes, dans les sacrements, Dieu se

donne réellement à nous. Mais il ne se donne pas à goûter sensiblement. Et la célébration de la liturgie peut donner à l'homme une certaine nostalgie du ciel ; elle ne sera pourtant jamais parfaitement satisfaisante, car elle participe du mystère de notre chair qui évoque le ciel sans pouvoir le donner. Il est normal qu'il en soit ainsi. Nous ne pouvons pas demander à la liturgie de l'Église qu'elle dépasse les limites de notre chair, son caractère terreux, son inconfort. Car si elle est incarnée, elle n'est ni complètement de la terre, ni complètement du ciel. Une célébration liturgique peut nous donner le désir du ciel. Mais elle ne comblera jamais parfaitement notre cœur. Il y a ainsi une frustration de la liturgie, un inconfort auquel il nous faut consentir. Et cet inconfort peut devenir malheureusement la source de beaucoup de revendications et d'amertume : nous pourrions rechercher à toute force que notre liturgie terrestre soit déjà céleste (selon nos rêves), quitte à imputer aux autres ce que nous estimons être comme des échecs ou des imperfections dans la célébration. L'office ou la célébration eucharistique ne sont-ils pas *toujours* trop rapides ou trop lents, chantés avec trop ou pas assez de latin, trop lyriques ou trop monotones, mal chantés de toute façon, trop dépouillés ou trop baroques, trop silencieux ou trop exubérants, bref, pas comme il faut ? Et bien sûr, tout ceci est de la faute des autres...

Si les sacrements de l'Église nous donnent vraiment la grâce, leur célébration aura toujours le caractère inaccompli de notre chair faite pour plus grand qu'elle, promettant ce qu'elle ne peut donner. De même, la liturgie de l'Église évoque le ciel et nous le donne sous les voiles de la foi, mais elle n'est pas le ciel. Elle aura donc toujours un caractère inconfortable qu'il nous faut accepter paisiblement, assumer paisiblement.

De la chair à la chair...

Dans les sacrements, la vie divine de Jésus nous est donnée, et elle nous est donnée par le canal de la chair. Cette dernière est donc effectivement le pont du salut, la charnière qui relie la terre au ciel. Mais l'humilité sacramentelle et charnelle de notre rencontre avec le Christ n'est pas un en soi, clôt lorsque la célébration est finie. Car célébrer la liturgie de l'Église n'est rien d'autre que donner sa chair à celle du Christ pour que sa vie passe en nous. C'est en communiant à la chair du Christ que nous communions à sa divinité. Et nous communions à la chair du Christ de façon parfaitement certaine et objective dans les sacrements, où il nous touche et nous communique sa grâce. La liturgie de l'Église est le moyen par lequel la vie de Jésus saisit la nôtre, s'en fait une humanité de surcroît comme dit sainte Élisabeth de la Trinité :

« O Feu consumant, Esprit d'amour, "survenez en moi" afin qu'il se fasse en mon âme comme une incarnation du Verbe : que je Lui sois une humanité de surcroît en laquelle Il renouvelle tout son Mystère. »

Par les membres de son corps qui est l'Église, Jésus nous touche réellement. Et il fait passer sa vie en nous, afin que notre chair manifeste sa vie à Lui, vive de sa vie à Lui. La fin du sacrement est donc effectivement cette nouvelle « incarnation » du Verbe, comme dit Élisabeth, où notre chair devient de plus en plus celle du Christ. En recevant l'hostie, le corps du Christ en notre corps, nous devenons progressivement comme lui, une hostie vivante, offerte au Père :

« Je vous exhorte donc, frères, par la miséricorde de Dieu, à offrir vos personnes en hostie vivante, sainte, agréable à Dieu : c'est là le culte spirituel que vous avez à rendre. » (Rm 12,1)

Saint Paul nous demande ainsi d'offrir toute notre vie, concrètement. Et nous faisons cette offrande en celle de Jésus.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

aujourd'hui, puisque le but de notre existence est d'être avec lui et en lui. La foi dans la résurrection de la chair nous invite en fait à changer de point de vue sur notre existence. Ce n'est pas à partir d'elle que nous pouvons comprendre notre existence future, mais c'est notre existence future qui explique notre existence présente. Nous ne comprenons pas le ciel à partir de la terre, mais c'est l'inverse : nous comprenons la terre à partir du ciel. En fait, nous pouvons parler de notre terre comme du second monde : le ciel est le premier monde. Le second monde est une image, déformée parfois, du premier.

Il y a là encore une invitation à une grande humilité quant à notre regard sur la vie présente. Nous ne la comprenons pas entièrement, car elle est une image et une préparation à la vie dans la gloire de la résurrection, cette vie de gloire dont nous ne connaissons pas grand-chose. Pas grand-chose, sinon ce que nous pouvons voir en Jésus ressuscité.

La grande dépendance

En fait, c'est notre vie présente qui se trouve rendue plus mystérieuse par notre foi dans la résurrection de la chair. Mystérieuse, parce que participant au grand mystère de la vie de Jésus, à l'inépuisable richesse de notre existence dans la chair avec lui et en lui. Ce qui paraît bon dans nos journées n'est peut-être plus si bon, lorsque nous le regardons dans la lumière à venir. Et ce qui paraît mauvais, n'est peut-être plus si mauvais. Il n'y a rien là de systématique, pas de renversement complet, de révolution : nous n'allons pas appeler bon ce qui semblait mauvais, et mauvais ce qui semblait bon. Non. Mais, simplement, les choses sont peut-être plus riches et profondes que nous ne le pensions. En particulier et encore une fois, toute dépendance peut être regardée avec des yeux différents si nous

croyons en la résurrection de la chair. En effet, la résurrection est le suprême abandon à Dieu d'une chair qui ne peut rien d'elle-même. Et c'est bien parce que notre chair est faible que la résurrection par Dieu lui convient :

« Il est exclu, absolument exclu, que l'ouvrage de ses mains, l'objet de sa sollicitude, le réceptacle de son souffle, la reine de sa création, l'héritière de sa libéralité, le prêtre de son culte, le soldat qui défend pour la défense de sa parole, la sœur du Christ, Dieu l'abandonne à la mort éternelle ! Nous savons que Dieu est bon ; son Christ nous enseigne en outre qu'il est le seul très bon. Celui qui prescrit l'amour, à son égard d'abord, puis à l'égard du prochain, fait aussi ce qu'il enseigne : il aime la chair, qui lui est si proche de tant de façon ; il est vrai qu'elle est faible : mais “c'est dans la faiblesse que la force trouve son accomplissement” (2 Co 12,9), infirme, “mais seuls les malades ont besoin de médecins” (Lc 5,31), basse, mais “ce sont ceux qui sont abaissés qu'il faut revêtir des plus grands honneurs” (1 Co 12,23), perdue, mais “Je suis venu, dit-il, pour sauver ce qui était perdu” (Lc 19,10) ; pécheresse, mais “Je préfère, dit-il, le salut du pécheur à sa mort” (Éz 18, 23), condamnée, mais : “Je le frapperai, et je le guérirai” (Dt 32,39)¹⁴. »

Dieu répond à la faiblesse, toujours ; il donne la vie, toujours. Dans la foi en un tel Dieu, la résurrection de la chair apparaît comme une évidence. Elle n'est pas fondée sur nos rêves, mais sur la fidélité de Dieu à lui-même. Nous n'aimons pas la dépendance, nous la fuyons. Pourtant, chaque dépendance de notre chair regardée à la lumière de la résurrection est une occasion de s'abandonner un peu plus dans les bras de Dieu notre Père. Une occasion douloureuse peut-être, mais une occasion de devenir plus dépendant de Dieu, plus vivant donc.

Mille petites morts pour entrer dans la grande résurrection

Tout cela a des conséquences très concrètes. Notre résurrection est déjà réalisée dans la résurrection de Jésus. Il est l'aîné d'une multitude de frères (Rm 8,29), le premier de cordée. Notre chair est donc déjà toute baignée de sa lumière. Mais elle est attachée au péché, elle a peur de Dieu, elle fuit la dépendance qui est son lot, elle cherche à se suffire. Spontanément, nous ne faisons pas confiance à Dieu. Pourtant, lui seul peut nous donner la vie. Pour que nous nous tournions vers lui, il faut souvent que les autres solutions aient été épuisées. Notre existence terrestre va être un lent apprentissage à demander le secours à celui qui, seul, peut le donner, à tourner nos yeux vers le ciel :

« Du moment donc que vous êtes ressuscités avec le Christ, recherchez les choses d'en haut, là où se trouve le Christ, assis à la droite de Dieu. Songez aux choses d'en haut, non à celles de la terre. Car vous êtes morts, et votre vie est désormais cachée avec le Christ en Dieu : quand le Christ sera manifesté, lui qui est votre vie, alors vous aussi vous serez manifestés avec lui pleins de gloire. » (Col 3,1-2)

La grâce de Dieu vient en nous, pour nous aider à refuser le péché et à nous tourner vers « les choses d'en-haut ». Elle passe aussi par les mille épreuves de notre vie dont elle sait très bien faire des occasions de détourner nos yeux de ce qui ne peut nous donner la vie. Il ne nous suffit pas de décider : « je vais tourner mon cœur vers le ciel » pour que cela soit. Notre chair est lente, elle a besoin de temps pour cela. Notre chair est attachée à la terre, et elle a besoin de beaucoup d'appauvrissements pour rechercher le ciel. Par les mille petites ou grandes morts de notre vie, nous apprenons à remettre tout notre être entre les mains de Dieu. Pour entrer dans la grande résurrection.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

complètement : essayons, par exemple, de supprimer les distractions pendant quinze minutes. Impossible. De la même façon, essayons de créer de toutes pièces un chaud sentiment d'affection pour quelqu'un, Dieu ou une autre personne. Ce sentiment peut aller et venir. Il est comme le vent dont on ne sait d'où il vient ni où il va. Le créer *ex nihilo* est totalement hors de notre portée. Il y a donc des parties de nous-mêmes qui nous échappent, dont nous ne sommes pas maîtres. Et il est parfaitement normal qu'il en soit ainsi : notre chair est faible. Il serait une illusion de croire qu'elle est une machine dont nous pouvons disposer à notre gré. La chair n'est pas une machine, elle est nous-mêmes : limitée, dépendante. Il y a des choses que nous ne pouvons pas faire dans certaines circonstances de fatigue ou d'énervement. Il y a des choses que nous ne pouvons jamais faire, comme manœuvrer à notre gré nos états d'âme, nos états psychologiques. Et puis il y a des choses que nous pouvons faire, qui procèdent bien de notre volonté et de notre intelligence : poser des gestes simples, concrets, en essayant de les faire lentement, de les faire bien. Prendre du temps dans une église, et y rester assis, etc.

Nous pouvons avoir confiance en Dieu. Ce que nous sommes ne lui pose aucun problème, il nous aime avec nos pauvretés. Il attend de nous ce dont nous sommes capables. Et il n'attend pas de nous ce dont nous sommes incapables. Il y a en nous des désordres dus au péché originel. Dieu les assume. Et ces désordres n'empêchent absolument pas de le rencontrer.

La foi, c'est concret

La prière est un acte de foi dans la présence de Dieu. Et la foi est concrète. La foi n'est pas un état de conscience quelconque. Elle est l'engagement de toute notre chair à la suite de

l'intelligence illuminée par la grâce et qui dit à Dieu : « tu existes, tu m'aimes, je crois que tu es celui qui m'est révélé dans la foi de l'Église. » Ainsi que nous l'avons dit, il y a des choses dont nous sommes capables, et des choses dont nous sommes incapables. Nous sommes parfaitement incapables de susciter un sentiment d'amour et de crainte devant Dieu, lorsque nous posons un acte de foi. Mais nous sommes tout à fait capables d'incarner notre foi dans des gestes concrets. De dire la foi par des gestes concrets. Et même, puisque nous sommes des êtres de chair, corps âme et esprit, l'acte de foi doit intégrer notre corps. La prière est un acte de foi, un acte incarné, concret, qui implique toute notre chair.

« Pour toi, quand tu pries, retire-toi dans ta chambre, ferme sur toi la porte, et prie ton Père qui est là, dans le secret ; et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra. » (Mt 6,6)

Avant d'avoir une lecture mystico-symbolique de ce passage de l'Évangile, pourquoi ne pas le lire dans son sens littéral ? Jésus propose des gestes concrets pour la prière : aller dans sa chambre, fermer sa porte. Notre foi dans notre Père qui est présent dans le secret s'incarne dans les pas que nous faisons pour aller à l'église, lorsque nous éteignons notre portable, dans notre génuflexion, lorsque nous nous mettons assis sur un banc de bois, lorsque nous restons physiquement assis pendant un quart d'heure alors que la vie continue à l'extérieur de l'église, etc. Elle s'incarne lorsque nous supportons avec patience et à longueur d'années des distractions pénibles. À la messe, notre foi s'incarne, est réelle et prend toute notre chair lorsque nous répondons par notre bouche aux questions du prêtre, lorsque nous nous levons, nous asseyons, nous agenouillons, lorsque nous avançons et mangeons le corps du Christ. Ainsi, notre ferveur n'est pas une question de sentiment. Elle existe dans les

efforts concrets, incarnés, que nous posons pour être fidèles aux moyens du salut que sont les sacrements¹⁹. Il n'est absolument pas besoin de sonder notre cœur avec inquiétude pour essayer d'y trouver des frissons ou des larmes, mais seulement de poser les actes de fidélité à Dieu dans notre chair.

La foi n'est pas un exercice compliqué. Elle est très simple, mais demande des efforts concrets. La prière est simple, très simple : du temps, des gestes, de pauvres efforts. Mais elle est difficile car pour être vraie, elle doit prendre toute notre chair, avec ses désordres. Elle doit entrer dans le temps de la chair qui est un temps lent, répétitif, un temps de jardinier. La prière est agricole : concrète, simple, répétitive, fatigante, féconde.

Aimer est un acte, prier est un acte

Pour être *spirituelle*, la prière n'en est pas moins un acte matériel. Et il y a même une tentation subtile à vouloir en faire un acte désincarné. C'est ce qu'exprime très bien le vieux démon à son jeune apprenti dans *La tactique du diable* de C.S. Lewis :

« Du moins, peut-on les convaincre que la position physique pendant la prière est parfaitement indifférente. Car ils oublient toujours ce dont tu dois te souvenir constamment : ce sont des animaux et, de ce fait, tout ce que fait leur corps affecte leur âme²⁰. »

La tentation du démon est ici de nous faire croire que la prière peut s'abstraire de l'humble discipline qui fait la plupart de nos activités. Nous pouvons poser des gestes simples, des gestes de toute notre chair dans lesquels s'incarne notre foi. Mais bien souvent, nous désirons l'ivresse de la spontanéité et le sentiment de la prière. Alors, au lieu de bêcher et d'arroser la terre dans l'attente des fleurs ou des fruits qui viennent du ciel, nous

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Vous venez de lire un ouvrage de la Collection
VIVES FLAMMES.

Retrouvez chaque trimestre
la **revue VIVES FLAMMES**

– Outil de **formation** à la vie chrétienne, à l'école du Carmel, avec Thérèse d'Avila, Jean de la Croix, Thérèse de l'Enfant-Jésus, Élisabeth de la Trinité, Edith Stein, Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus, Mariam de Jésus crucifié...

– Dans un **format de poche** très pratique.

– Avec un choix d'articles brefs, de qualité, accessibles à tous, qui vous aideront à persévérer et progresser dans votre prière quotidienne.

– Un **dossier** thématique : saint Joseph, la *lectio divina*, la paix, le recueillement, les signes de Dieu, le jeûne, la fin des temps...

– Des rubriques suivies d'un numéro à l'autre : Initiation à la *lectio divina*, Découverte des Pères de l'Église, Repères pour la foi, Initiation à la vie d'oraison.

Et chaque année, en vous abonnant à VIVES FLAMMES, recevez gratuitement un nouveau livre de la Collection VIVES FLAMMES... pour être conduit plus loin.

Découvrez la revue gratuitement, sur simple demande, par courrier, courriel ou téléphone :

Éditions du Carmel, 33 avenue Jean Rieux, 31500

Toulouse

(33) 05 62 47 16 86 – editions.carmel@wanadoo.fr

ABONNEMENTS

(4 numéros par an + 1 hors-série)

France 25 €

1^{er} Abonnement 22 €

Europe (Dom Tom)

et **Suisse** 29 €

1^{er} Abonnement 26 €

Autres pays 34 €

1^{er} Abonnement 30 €

(voie rapide uniquement)

Éditions du Carmel – 33 av. Jean Rieux – FR-31500
Toulouse

IBAN : FR76 3000 4007 6200 0102 7023 363

BIC : BNPAFRPPTLS

BNP Paribas, 9 Bd Carnot, FR-31000 Toulouse

Pour tous pays, les règlements peuvent s'effectuer :

– par virement direct sur notre compte ci-dessus en cochant la case « frais
partagés »

– par carte bancaire sur notre site www.editionsducarmel.com

– par chèque émanant d'un compte en France

Canada : 45 \$ (1^{er} abonnement 40 \$)

Possibilité de régler dans la monnaie du pays en s'adressant à :

Monastère du Carmel – 351 bd du Carmel – Montréal, Québec H2T 1B5

Souscrivez votre abonnement par courrier, courriel,
téléphone, ou directement sur notre site :

Éditions du Carmel, 33 avenue Jean Rieux, 31500 Toulouse

(33) 05 62 47 16 86 – editions.carmel@wanadoo.fr

www.editionsducarmel.com

